

LINGUISTIQUE  
Initiation aux grandes théories



GEORGES-ÉLIA SARFATI

---

LINGUISTIQUE  
Initiation  
aux grandes théories

---

ARMAND COLIN | CODEX

Illustration de couverture © Ejla – gettyimages.fr

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	 <p><b>DANGER</b> LE PHOTOCOPIAGE TUE LE LIVRE</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	---	--

© Armand Colin, 2020

Ce livre est la 2<sup>e</sup> édition de l'ouvrage de Marie-Anne Paveau et Georges-Élia Sarfati,  
*Les grandes théories de la linguistique* © Armand Colin, 2003

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-61997-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Le pas le plus difficile dans l'étude du langage est le premier. »*  
Leonard Bloomfield

*« La linguistique conduit ainsi pour sa part au plus beau résultat de toute science,  
qui est de rattacher au grand tout les parties en apparence les plus fragmentaires. »*  
Gaston Paris



# Sommaire

Introduction	9
1 La grammaire comparée	13
2 L'évolution de la grammaire comparée	29
3 La réception française de la grammaire comparée	47
4 Ferdinand de Saussure : la théorisation de la linguistique moderne	65
5 La réception francophone du <i>Cours de linguistique générale</i> : structuralismes	87
6 Les structuralismes fonctionnels	117
7 La science générale des signes	137
8 Les théories fonctionnalistes	157
9 Les formalismes : du descriptivisme au générativisme	169
10 Les linguistiques énonciatives	193
11 Les linguistiques discursives	211
12 Les théories pragmatiques	235
Conclusion générale	265
Bibliographie	267
Index	279
Table des matières	281





# Introduction

SELON les représentations en usage, la linguistique commencerait avec Saussure et le *CLG*. Cette position définit la doxa de la discipline en lui conférant à la fois son homogénéité apparente mais aussi des limites souvent restrictives.

Nous avons tenté pour notre part de donner d'abord une vision cohérente des conceptions linguistiques du XIX<sup>e</sup> siècle, qui intègre les principales césures théoriques à la faveur desquelles se nouent déjà les conditions du développement ultérieur de la science du langage du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, la présentation des grandes étapes de la pensée linguistique entre 1800 et 1900 autorise une meilleure compréhension des conceptualisations contemporaines. C'est pourquoi l'ouvrage voudrait être une prise en vue des théories linguistiques, de la grammaire comparée (à partir du XIX<sup>e</sup> s.) aux questionnements théoriques les plus récents.

Cet ouvrage cherche à répondre à une triple exigence, pédagogique, historique et épistémologique.

- Une exigence pédagogique : le livre propose aux étudiants en sciences humaines, mais aussi à leurs enseignants, la première synthèse globale des grandes théories linguistiques appuyée sur le rappel des grands cadres conceptuels qui balisent la formation de la discipline. Cela implique certains choix de la part des auteurs, dont l'effort de clarification ne vise pas une restitution exhaustive des connaissances théoriques, mais prioritairement une meilleure transmission des savoirs linguistiques.
- Une exigence historique : il s'agit de donner au lecteur une vision d'ensemble, générale et dynamique, qui évite autant que faire se peut les partis pris réducteurs et dogmatiques ;
- Une exigence épistémologique : l'ouvrage voudrait contribuer à une meilleure intelligibilité de la discipline linguistique, de ses fondations, de ses arrière-plans théoriques et de ses évolutions.

L'ouvrage comporte douze chapitres, construits et agencés selon une perspective qui répond autant que possible à une progression historique soucieuse de restituer les filiations. Dans chaque cas, nous avons eu à cœur de respecter dans une égale mesure le souci de la singularité des théories tout autant que de leurs déterminations conceptuelles et historiques.

Le *chapitre 1* expose dans ses principales articulations les conditions auxquelles l'essor de la grammaire comparée reste indissolublement lié, à travers les deux grands moments du premier comparatisme (essentiellement morphologique), et de sa version historiciste plus tardive, en posant déjà les perspectives du développement de la linguistique.

Le *chapitre 2* pose pour objets principaux les thèmes de la réaction néo-grammairienne aux excès du comparatisme parfois spéculatif des commencements. Il évoque avec précision la nouvelle orientation théorique — notamment liée à l'élaboration ainsi qu'à la critique du concept de loi phonétique — et se clôt sur l'exposé de la réflexion novatrice de Whitney.

Le *chapitre 3* privilégie les perspectives selon lesquelles l'école de linguistique française a peu à peu fait siennes les interrogations formées outre-Rhin ; qu'il s'agisse de la construction de domaines spécifiques (romanistique, dialectologique), de l'émergence d'orientations théoriques jusqu'alors inédites (notamment les thèses de la sémantique naissante), ou bien encore de la singularité d'une réflexion fondamentale touchant aux conditions d'une science du langage (Henry) — autant de moments cruciaux qu'accompagnent les élaborations du premier modèle linguistique complet (Meillet).

Le *chapitre 4* prend la mesure de la rupture théorique induite par la pensée de Saussure, à partir des conceptualisations distinctives des enseignements du *CLG* : depuis la caractérisation d'une méthode propre où se joue l'autonomisation de la linguistique, jusqu'à la formulation des grands partages théoriques, et de la conception systématique de son objet, la langue.

Le *chapitre 5* constitue la seconde mise en perspective du *CLG* — mise en perspective cette fois-ci effectuée en aval, c'est-à-dire évaluée à l'aune de ses incidences sur trois pensées linguistiques qui revendiquent explicitement la dénomination de « structuraliste ». Il y est respectivement question de l'alternative ouverte par la stylistique (Bally), ou, plus fidèlement peut-être, des deux autres interprétations que constituent la psychomécanique (Guillaume) et la syntaxe structurale (Tesnière).

Le *chapitre 6* expose dans le détail les implications de l'interprétation structuro-fonctionnaliste du *CLG* : depuis la contribution fondatrice du Cercle de Prague (marquée par les travaux de Troubetskoï et Jakobson), jusqu'aux conceptualisations, décisives pour la sémiotique, du Cercle de Copenhague (Hjelmslev).

Le *chapitre 7* rend compte des grandes orientations de la perspective sémiotique/sémio-logique, à partir de ses principaux cadre de référence (Peirce, Saussure, Benvéniste), avant d'aborder les grands acquis de la sémiotique narrative (École sémiotique de Paris, avec Greimas), en indiquant succinctement ses nouvelles voies de développement (Fontanille, Zilberberg).

Le *chapitre 8* spécifie les lignes de la lecture fonctionnaliste de l'apport saussurien. Il montre notamment la particularité d'une orientation qui, ordonnée par le même point de départ, se diversifie par ses trois essais de reconstruction de la science linguistique (Martinet, Halliday, Jakobson).

Le *chapitre 9* expose les grandes options théoriques de l'interprétation formaliste, en marquant selon quelles lignes de progression les principaux protagonistes de cette orientation se situent par rapport au postulat dynamique (Bloomfield, Harris, Pike, Gross, Chomsky).

Le *chapitre 10* est entièrement consacré aux théorisations qui, issues de Bally et de Bakhtine, tentent de penser les mécanismes de la mise en discours, en ouvrant la réflexion linguistique à la problématique de l'énonciation, en intégrant, selon des accentuations diverses, la question des régulations du discours et de la place qu'y occupe le sujet parlant (Benveniste, Ducrot, Culioli).

Le *chapitre 11* définit un état de la question aussi précis que possible, dans un domaine où la science du langage tente de dépasser les enjeux d'une linguistique restreinte aux seuls objets morphosyntaxiques. Trois lignes de recherche importantes répondent à cette exigence, avec dans chaque cas, un programme théorique original : la linguistique textuelle (Adam), l'analyse du discours (Maingueneau, Sarfati), la sémantique des textes (Rastier).

Le *chapitre 12* rend compte de l'originalité de la perspective pragmatique au double point de vue de son origine philosophique (Austin, Grice), de sa relation avec la rhétorique contemporaine (Perelman), de son apport à la linguistique (Ducrot), ou bien de la reprise dont elle fait l'objet dans l'optique cognitive (Sperber-Wilson), enfin de la généralisation de ses vues dans le cadre d'une sémiotique compréhensive (école de Palo Alto).

Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie indicative qui ouvre à son tour sur une bibliographie générale située en fin d'ouvrage.

## ● Précisions

- 
- ● Les italiques et soulignements dans les citations sont le fait de leurs auteurs.
- ● ● Quand le lieu d'édition n'est pas mentionné, il s'agit de Paris.
- ● ● ● Abréviations couramment utilisées dans l'ouvrage :
  - ● ● ● ● – AD : Analyse du discours
  - ● ● ● ● – APC : Arrière-plan de connaissance
  - ● ● ● ● – CLG : *Cours de linguistique générale* (Saussure)
  - ● ● ● ● – CP : Cercle de Prague
  - ● ● ● ● – ELG : *Écrits de linguistique générale* (Saussure)
  - ● ● ● ● – GC : Grammaire comparée
  - ● ● ● ● – LT : Linguistique textuelle
  - ● ● ● ● – PLG : *Problèmes de linguistique générale* (Benveniste)
  - ● ● ● ● – PP : *Principes de phonologie* (Toubetskoï)
  - ● ● ● ● – SN : Sémiotique narrative (Greimas)
  - ● ● ● ● – TAL : Théorie de l'argumentation dans la langue
  - ● ● ● ● – TAP : Théorie des actes de parole

# ■ Chapitre 1

## La grammaire comparée

### 1. Les origines

Cette dénomination consacrée par l'usage désigne d'habitude les développements de la linguistique au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, spécifiquement dans la période qui va de 1810 à 1875.

Elle recouvre, en fait, deux moments distincts de la discipline que, par souci de précision, il convient d'exposer séparément. À strictement parler, la grammaire comparée (GC) concerne un domaine d'étude ainsi qu'une orientation de la linguistique qui ont consisté à établir les liens de parenté existant entre deux ou plusieurs idiomes éloignés dans le temps et, le plus souvent, dans l'espace. Ce n'est qu'à partir de 1860 environ que la GC s'est infléchi en linguistique historique, avec pour programme explicite de reconstituer dans le détail l'intervalle et les lignes d'évolution, inaccessibles, qui, en principe, lient dans une relation de dépendance (ou de « filiation ») une langue B — actuelle ou tardive — à une langue A qui lui est chronologiquement et culturellement antérieure.

#### L'impulsion

L'ouverture de ce qui sera le principal chantier scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle en matière de réflexion et d'enquête sur le langage et les langues est imputable à la « découverte » de la langue brahmi (sanskrit) par des érudits et des traducteurs anglais, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

W. Jones (1746-1794), promoteur de la Société asiatique (1784) et initiateur des études sanskrites, souligne l'importance de cette découverte. Il fit en effet remarquer que le sanskrit, le latin et le grec présentent « des affinités tant dans les racines des verbes que des formes de la grammaire, qui ne pouvaient pas être dues au simple hasard ; affinités telles qu'aucun philologue ne saurait les examiner tant soit peu sans être convaincu que ces langues dérivent d'une origine commune, qui n'existe peut-être plus » (cité par Lyons, 1970 : 22).

Ce même constat, recoupé par de nombreux savants, fut à l'origine d'un développement imprévisible des connaissances en matière de langage et de formation des langues.

#### Les précédents

Bien que l'analyse des similitudes entrevues (sanskrit/grec/latin) ait décidé de l'ouverture d'un secteur scientifique immense — le domaine des études indo-européennes —, il convient

de rappeler que le type de curiosité intellectuelle suscitée par ce domaine ne fut ni unique ni premier en son genre. Au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, en effet, plusieurs initiatives aussi notables qu'ambitieuses avaient déjà vu le jour et abouti à d'imposants résultats. La perspective comparatiste avait suscité l'attention de certains grammairiens ; H.W. Ludolf (1624-1704), par exemple, éprouva de manière concluante la proximité ainsi que la continuité existant entre l'éthiopien et l'amharique. G.W. Leibnitz (1646-1716), parallèlement à ses travaux de mathématicien, encouragea la constitution d'une vaste encyclopédie des langues parlées dans les frontières de l'Empire russe.

Ces initiatives, assez différentes, mais partiellement porteuses du nouvel esprit encyclopédique, définissaient, avec un certain ordre, de minutieuses directives d'enquête. L'idée selon laquelle il existerait entre différents groupes de langues des liens historiques participe alors bien plus, il est vrai, de l'intuition que de la certitude scientifique rigoureusement fondée. Mais certaines vues pratiques sont déjà formulées, et bien que l'on ne puisse, à proprement dit, parler d'un programme de recherche, les savants d'alors disposent de premières attestations tangibles, et, surtout, d'un véritable horizon de travail. De nouvelles initiatives s'ajoutent aux premières.

En 1756, A. Turgot rédige pour l'*Encyclopédie* un article fondamental (« Étymologie ») qui donnera matière à réflexion aux premiers comparatistes (en particulier le Danois R. Rask). Le linguiste J.C. Adelung (1732-1806) dont le *Dictionnaire* (1774-1786) ainsi que les travaux de grammaire contribuent à la normalisation de la langue allemande, entreprend de rédiger, par ailleurs, un traité complet des langues alors connues. L'ouvrage intitulé : *Mithridates* (en référence au souverain polyglotte de l'antiquité grecque) paraîtra à titre posthume, mais inachevé, son auteur n'ayant pu dépasser le traitement des langues asiatiques. L'entreprise d'Adelung vaut ici d'être mentionnée en raison de l'idée qui en inspire la conduite. À défaut d'un appareil philologique suffisamment étayé — du fait de l'insuffisance du savoir philologique de son temps — l'auteur se fonde ingénieusement sur le critère empirique de la proximité géographique des langues décrites pour étayer l'hypothèse de leur probable parenté.

À la même époque, P.S. Pallas (1741-1811) publie à Saint-Petersbourg, en latin, un *Vocabulaire comparé des langues du monde* (1786-1789). En se fondant sur l'ouvrage dont il propose une analyse approfondie, C.J. Kraus fait valoir que la contribution de Pallas constitue une orientation très fiable. Pour faire sensiblement progresser la science des langues, il resterait à approfondir l'enquête en matière de répartition géographique des langues, ainsi qu'à s'intéresser, de manière détaillée, à leur organisation phonétique, morphologique et sémantique. On se souvient que c'est à ce point de l'histoire qu'intervient la découverte du sanskrit (1784) et l'amorce de ce qui deviendra les études indo-européennes. Avant de rendre compte des grandes étapes de cette discipline, il faut préciser que l'étude des parentés linguistiques a d'abord été le fait de linguistes œuvrant en dehors du domaine indo-européen, tels que : P. Sanovics, auteur d'une *Démonstration que le hongrois et le lapon sont une seule et même langue* (1770), ou S. Gyarnathi, auteur d'une *Démonstration de l'affinité linguistique du hongrois et du finnois* (1799).

# La méthode comparative

Ainsi que le fait remarquer G. Bergounioux :

« La linguistique s'est constituée comme science à partir du moment où la description d'une langue (sa forme phonétique, son organisation syntaxique, son sémantisme) n'a plus été effectuée par une analyse interne, immanente, mais par la comparaison avec différentes langues » (1994 : 123).

Le comparatisme linguistique ainsi défini dans son principe, peut être ramené à deux orientations fondamentales. À partir du constat de l'analogie remarquable signalée par le rapprochement du sanskrit, du latin et du grec (dans un premier temps), puis du sanskrit avec un grand nombre de langues européennes (anciennes ou modernes), les premiers comparatistes ont fait l'hypothèse qu'il existait entre ces langues différentes sortes d'affinités (« parentés ») qu'il fallait vérifier selon les perspectives suivantes :

- que les langues (de l'Inde à la Scandinavie) procèdent par « héritage » des transformations d'une même langue-souche (« l'indo-européen ») inconnue mais accessible par reconstruction ;
- qu'il est possible, au moyen de la comparaison de leurs éléments grammaticaux (d'où la dénomination de « grammaire comparée ») d'établir des correspondances formelles entre ces langues, ou bien de rétablir le détail de leur évolution, ou, à défaut, cette même évolution dans ses grandes lignes (selon le schéma : langue mère/grandes langues/familles de langues).

## 2. L'essor de la discipline

Du point de vue terminologique, les dénominations ont quelque peu varié au cours d'un assez bref intervalle, ce qui est le signe d'un domaine à la recherche de ses cadres et de ses référents. L'expression « indo-européen » apparut en anglais en 1814, celle, concurrente, en allemand, de « *indogermanisch* », à partir de 1833, sous la plume de A.F. Pott. Les principaux artisans du domaine indo-européen se recrutent, à de rares exceptions près, parmi les érudits et savants allemands : Schlegel, Grimm, Humboldt, Bopp, Pott, Schleicher, etc. En amont, comme en aval, le développement de leur recherche coïncide avec les temps forts du romantisme — notamment philosophique —, dans l'intervalle de deux générations : Herder (1744-1803) et Goethe (1749-1832) d'une part, Hegel (1770-1831) d'autre part. Dans cet ordre d'idée, Robins fait observer :

« Cette période de la linguistique est presque l'apanage de l'érudition germanique, ceux qui y travaillent dans les autres pays étant soit des savants qui avaient étudié en Allemagne, comme l'Américain W.D. Whitney, soit des Allemands expatriés, comme Max Müller à Oxford » (1976 : 177).

Examinons, à présent, selon quelles préoccupations se sont développées les principales contributions.

## F. von Schlegel (1772-1829) : l'idée de « grammaire comparée »

L'action des frères Schlegel s'est avérée décisive tant dans la propagation des idées romantiques que pour la formulation de vues aussi cruciales que neuves dans le domaine comparatiste. Ils furent cofondateurs du Cercle romantique d'Iéna, et fervents partisans du mouvement *Sturm und Drang* (« Tempête et Passion ») qui attira à lui toute une génération, pendant les deux décennies de son développement (1770-1790). Sous l'influence du Rousseau des *Rêveries du promeneur solitaire*, et de l'*Essai sur l'origine des langues*, le romantisme exalte la sensibilité (*Empfindlichkeit*) contre le rationalisme des Lumières (*Aufklärung*). C'est notamment dans ce climat intellectuel et culturel, que les deux auteurs — au même moment que les frères Grimm — posent les premiers jalons de la discipline.

Le terme même de grammaire comparée (*vergleichende Grammatik*), dû à F. von Schlegel fait son apparition dans une publication dont le titre signale l'intérêt que son auteur, dans le sillage de Herder, porte à la réflexion sur les langues en tant qu'expression des cultures. *De la langue et du savoir des Indiens* (1808), c'est le titre de l'ouvrage, met en valeur l'analyse morphologique et souligne l'importance de celle-ci pour l'élucidation des relations génético-linguistiques. Dans le contexte romantique, la réflexion linguistique et philologique demeure par ailleurs indissociable de l'exaspération de l'idéologie nationale. Ainsi, la traduction des grandes œuvres du patrimoine littéraire européen et leur « annexion » à la culture allemande participent de cet élan qui dépasse les seuls enjeux de la philologie.

Ces préoccupations ressortent nettement dans l'*Histoire de la littérature ancienne et moderne* (1815) où F. von Schlegel expose ses vues sur la fonction de la littérature et de la philosophie du langage. Les mêmes thèmes parcourent également les écrits de son frère A.W. von Schlegel (1767-1845) qui expose dans *La Littérature et l'Art* (1801-1804) sa conception des mythes (analysés comme des formations inconscientes de l'imagination), ou encore de la poésie et du langage. C'est aussi A.W. von Schlegel qui propose une typologie tripartite des langues dès lors différenciées en « isolantes », « affixantes » et « flexionnelles ». Ce classement sera ultérieurement repris par Humboldt. À travers cette première description de l'organisation formelle des langues, pointe une hiérarchisation philosophique implicite qui consiste à regarder les langues flexionnelles (européennes) comme autant de formations culturelles ayant atteint un degré plus achevé de constitution, compte tenu de leur plus grande aptitude d'expression présumée. C'est surtout dans le cadre de la linguistique historique que ce point de vue ethnocentriste prévaudra de manière explicite.

## J. Grimm (1785-1863) : l'idée de « loi phonétique »

La critique date les véritables débuts de la grammaire en Allemagne à partir de la publication par Jacob Grimm de la *Grammaire germanique* (1819-1837). Mais c'est également à lui que la critique attribue la loi linguistique qui porte son nom (« Loi de Grimm »). À la vérité, c'est après la lecture du premier travail de Rask (1818) qu'il introduisit dans la deuxième édition de son traité de grammaire (1822) des observations qui étaient de nature à systématiser certaines conclusions du linguiste danois. En substance, Grimm fait valoir que les



langues germaniques comportent régulièrement un « f » là où le grec et le latin comportent un « p » ; un « p », à la place du « b », une transcription analogue au « th » anglais à la place du « t », enfin un « t » là où d'autres langues emploient un « d », etc. Pour expliquer la régularité de ces correspondances, Grimm postulait une mutation survenue à la période préhistorique du germanique. Ainsi que le résume Lyons :

« Les consonnes aspirées indo-européennes (bh, dh et gh) sont devenues non aspirées (b, d et g), les consonnes sonores (b, d et g) sont devenues sourdes (p, t et k) et les consonnes sourdes (p, t et k) sont devenues aspirées (f, th et h) »  
(1970 : 24).

En fait, cette série de correspondances (sanskrit/grec/latin/gotique) atteste un mécanisme de mutation consonantique (*Lautverschiebung*), Grimm précisant lui-même que « le changement phonétique est une tendance générale » et qu'« il n'est pas suivi dans tous les cas ». Nous verrons plus loin de quelle manière la « loi de Grimm » fut par la suite complétée, au cours du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Les recherches comparatives de Grimm frayèrent la voie à d'importantes sommes, telles que les *Recherches étymologiques dans le domaine des langues indo-européennes* (1833-1836) de Pott, ou encore *l'Histoire de la linguistique et de la philologie orientale en Allemagne* (1869) due à T. Benfey (1819-1881).

Avec son frère W. Grimm (1786-1859), J. Grimm mena encore à bien d'autres travaux en philologie et lexicographie : une *Histoire de la langue allemande* (1852-1859), ainsi qu'un *Dictionnaire allemand* (1852-1859). L'enthousiasme suscité par le romantisme, allant de pair avec l'exhumation du passé indo-européen des langues germaniques, fut aussi à l'origine d'un important travail de collation du folklore allemand. C'est ainsi qu'avec la coopération de l'écrivain nationaliste J.J. von Görres (1776-1848), les frères Grimm entreprirent de transcrire et de rendre accessibles les contes et les légendes véhiculés par la culture populaire, tels les *Contes d'enfants et du foyer* (1812) et les *Légendes héroïques allemandes* (1829).

## R. Rask (1787-1832) : l'idée de « changement linguistique »

Le linguiste danois Rasmus Rask apparaît avant tout comme un héritier du XVIII<sup>e</sup> siècle, et, notamment, du rationalisme empiriste marqué par la description et la classification des données. Sans doute faut-il aussi voir dans cette orientation l'empreinte du naturalisme de C. von Linné (1707-1778) qui, le premier en botanique et en zoologie, proposa une nomenclature binaire, autorisant le classement des êtres vivants en genre (commun à plusieurs espèces) et en espèce (propre à chacun), ainsi que l'influence de l'évolutionnisme de J.-B. Lamarck (1744-1829). La transposition de cet arrière-plan scientifique dans le cadre de la GC en formation permit à Rask de reculer les limites du comparatisme linguistique.

Après une première étude consacrée à la *Grammaire de l'islandais* (1811), il entreprit dans les *Recherches sur l'origine de l'ancienne langue nordique ou islandaise* (1818) d'établir la parenté de l'islandais avec les langues slaves, balte, grecque et latine. Cette enquête magistrale prend lointainement appui sur la réflexion précédemment signalée, conduite en 1754 par A. Turgot, sur la prééminence, dans l'évolution des langues, des relations étymologiques. Comparant la forme de nombreux mots appartenant aux vocabulaires de langues différentes, Rask parvient à démontrer la parenté que le « son » d'une langue entretient avec le « son »

d'une autre langue<sup>1</sup>, à partir du postulat naturaliste de la stabilité relative des espèces (en l'occurrence appliqué aux rapports étymologiques). La méthode alors employée est déjà celle de la philologie (qui sera effectivement fondée par les travaux de l'helléniste A.F. Wolf à la fin du XVIII<sup>e</sup> s.). Cette démonstration porta Rask à déduire que :

« Si l'on trouve entre deux langues que les formes des mots indispensables s'accordent à un tel point qu'on peut découvrir les règles des changements de lettres permettant de passer de l'une à l'autre, alors il existe une parenté fondamentale entre ces langues » (cité par Robins, 1976 : 179).

Le linguiste se refuse toutefois à accrédi-ter l'hypothèse d'une « langue mère » ayant jamais existé, le but avéré de la recherche étant d'approcher de la souche la plus probable dont procède — dans le cadre de son enquête — l'ancienne langue scandinave. Selon Hjelmslev, Rask compte au nombre des précurseurs de la linguistique structurale ; il est tout à la fois « un de ceux qui ont reconnu et établi dans ses grandes lignes la famille (linguistique) indo-européenne » et « le fondateur de la philologie nordique ». Force est de constater, toutefois, qu'en son temps, le rayonnement de Rask fut moindre que celui de F. Bopp.

## F. Bopp (1791-1867) : l'idée d'« organisme linguistique »

Le projet de Franz Bopp est sensiblement différent, marqué par une forte ambition de totalisation. Bien que le savant se démarque de la plupart des interprétations romantiques en matière de philosophie du langage (nature, origine etc.), il reste attaché à l'assomption d'une « langue mère ». Son intérêt marqué pour la recherche des frères Schlegel et Grimm le porte à rechercher le motif commun de l'ensemble des langues indo-européennes. C'est Bopp qui, en Allemagne, parallèlement à Rask au Danemark, orientera la GC sur l'examen de l'organisation morphologique des mots (notamment du nom et du verbe). Il mettra en évidence nombre de régularités historiques, par le biais desquelles les mécanismes des langues attestées se sont définis et formés à partir de formations archaïques.

Bopp compte parmi les savants de son époque qui prennent position en faveur de l'hypothèse de la primogéniture du sanskrit : cet idiome serait la souche initiale dont toutes les langues indo-européennes dériveraient au terme d'une longue suite de transformations. Cette perspective, issue du transformisme de Lamarck et de Darwin (1809-1882), frayait la voie à la formulation d'une loi d'évolution affectant directement les formations idiomatiques. La première étude significative de Bopp porte sur le *Système de conjugaison du sanskrit* (1816). En proposant une reconstruction de la grammaire originelle du sanskrit, il soutient la thèse selon laquelle les langues indo-européennes sont le résultat d'une désintégration progressive de l'antique système flexionnel.

L'étude de 1816 servira de matrice et de point de départ à la somme en six parties que Bopp publiera entre 1833 et 1852 sous le titre de : *Grammaire comparée du sanskrit, du zend, du latin, du lituanien, du vieux slave, du gothique et de l'allemand*. L'analyse des langues

---

1. Rappelons que les premiers comparatistes travaillaient sur des documents écrits. De plus, dans l'optique de la tradition grammaticale, les graphèmes représentent les sons.

mentionnées dans le titre de l'ouvrage tend à vérifier d'une part l'existence des régularités formelles qui les régissent, d'autre part à caractériser — par le biais de l'enquête étymologique préconisée par Turgot et mise en œuvre par Rask — l'origine de leurs formes flexionnelles. Avec un degré de réussite remarquable, compte tenu du caractère récent de la méthode comparative, Bopp parvient à établir que, de manière prévalente, l'organisation flexionnelle (notamment celle des désinences nominales et verbales) des langues dérivées du sanskrit résulte d'un stade d'affixation antérieur de termes auxiliaires qui étaient disjoints par le passé.

### 3. W. Von Humboldt (1767-1835) : L'anthropologie linguistique

Wilhelm von Humboldt occupe une place à part dans le champ de la GC. Contrairement aux autres théoriciens, ses perspectives ne confèrent pas à l'histoire un statut privilégié ; elles dessinent bien plutôt une conception dynamique et structurale du langage.

#### La formulation du projet

Dans une lettre à Goethe (07/09/1812), Humboldt expose les grandes lignes de son programme scientifique :

« En abordant les langues, nous ne devons pas oublier d'y voir une partie de l'histoire de l'espèce humaine et le moyen le plus important dans l'économie de la nature intellectuelle... C'est pourquoi les moments essentiels de toutes les recherches concernant le caractère national et la distribution de l'espèce humaine en groupes et en nations entrent de plein droit dans des recherches de ce genre... » (cité par Caussat, 1974 : 67).

L'énoncé de ce postulat annonce l'essentiel d'une recherche qui subordonnera l'idée générale à l'analyse des faits :

« Et toute la connaissance que l'on peut avoir du rôle que jouent massivement les langues sur l'esprit et la mentalité des nations n'a que peu d'intérêt pour la recherche linguistique proprement dite si l'on ne sait pas reconnaître en même temps sur quels éléments singuliers, présents dans leurs parties composantes, une telle intervention s'appuie » (*ibid.*).

Par cette dernière remarque Humboldt récuse d'une part tout raisonnement *a priori*, et pose, d'autre part, une décision méthodologique qui consiste à pluraliser les éléments de comparaison :

« C'est ici tout particulièrement que les raisonnements *a priori* sont peu ou pas opérants ; car c'est en organisant la comparaison d'un grand nombre de langues et de leurs opérations propres qu'on peut s'engager dans cette voie avec profit » (*ibid.*).

Une seconde lettre, plus tardive, adressée à Bopp (06/02/1830) formule un propos symétrique. Elle témoigne de la constante tension qui existe chez Humboldt entre la réflexion sur le langage et l'analyse des langues :

« Je suis très absorbé, d'autant que dans mon ouvrage (il s'agit de l'*Introduction à l'œuvre sur le Kavi*) les langues malaises me servent de tremplin pour passer à des considérations de portée plus générale » (cité par Caussat, 1974 : 137).

## Le contexte théorique

La pensée de Humboldt s'inscrit au carrefour de quatre influences majeures : celles de Bopp, Goethe, Herder et Kant.

À Herder, disciple contestataire de Kant, Humboldt reprend l'idée force de sa philosophie de l'histoire selon laquelle une langue est l'expression du génie populaire. Il en radicalise la portée en approfondissant le lien d'interaction (*Weltansicht*) qui conditionne le rapport langue/culture (« la langue d'un peuple, écrit-il, est son esprit, et son esprit est sa langue »).

En caractérisant le langage, et, partant, les langues, comme des activités distinctives de l'humain, Humboldt pose une première définition de la compétence linguistique (celle-ci consistant dans l'aspect créateur de l'utilisation du langage), ainsi qu'une conception de la langue comprise comme dynamique et comme système :

« Chaque segment exprimé instaure l'inexprimé, ou le prépare » (*ibid.* : 72-73). « Si loin qu'on aille dans le travail d'interprétation et de décomposition, il reste un résidu inconnaissable : cette présence qui se dérobe à l'élaboration théorique est précisément le lieu de son unité et le souffle de sa vie » (*ibid.* : 76).

À l'instar de l'histoire, dotée d'une téléologie propre, la langue s'apparente à un processus en perpétuel essor. Humboldt emprunte aussi à Goethe le modèle de type organique : chaque langue, à l'instar d'un organisme vivant, comporte en puissance (« en germe ») toutes ses formations ultérieures.

## La forme interne du langage

La notion de « forme interne du langage » (*Innere Sprachform*) vise à qualifier, selon l'analyse de O. Hansen-Love (1972 : 70), la « simple expression » de « l'unité d'un rapport ».

Les langues, en se manifestant sous le rapport d'un matériau sonore chaque fois spécifique, articulent avant tout des représentations sémantiques. À cet égard, la notion de « forme interne du langage » peut être rapprochée de la notion de schématisation conceptualisée par Kant, dans la *Critique de la raison pure* (1781). Chez Kant, le schématisation désigne le processus d'organisation des données sensibles de l'expérience en catégories ou « intuitions » intellectuelles (l'espace, le temps, la cause). Cette problématique, déplacée par Humboldt au plan du langage, consisterait à reconnaître dans chaque idiome doté de sa forme interne un mécanisme actif de synthèse des perceptions ainsi élaborées en un continuum sonore. La forme interne du langage serait un « art caché dans les profondeurs de l'âme humaine et dont il

sera toujours difficile d'arracher le vrai mécanisme à la nature, pour l'exposer à découvert devant les yeux » (1972 : 72).

### • Trois principes

Le thème précédemment évoqué est au centre de la réflexion de Humboldt. Il donne lieu à une patiente élaboration dont le développement permet de reconnaître trois grands principes directeurs :

- *Le langage est un mode d'activité de l'esprit humain.* Selon une distinction classique, héritée de la philosophie grecque, le langage est *energeia* (production) et pas seulement *ergon* (produit) ;
- *Le langage unifie une dimension spirituelle à une matière sonore sensible.* À ce principe se rattache une notion originale de la spécificité du signe linguistique, appréhendé dans une perspective dynamique :

« Chaque langue est déjà pourvue d'un substrat matériel travaillé par les générations antérieures depuis un passé lointain qui nous échappe ; et [...] l'activité spirituelle qui profère la pensée en l'incarnant dans l'expression a toujours affaire à un contenu déjà donné et opère une réorganisation plutôt qu'une production au sens rigoureux du terme » (cité par P. Caussat, 1974 : 73).

- *La forme interne du langage détermine pour chaque idiome un mode d'organisation particulier.* Cette économie distinctive gouverne un ensemble de rapports de dépendance entre les diverses unités qui la constituent :

« [La langue] partage la nature de tout ce qui est organique dans la mesure où chaque élément n'existe que par l'autre et où leur somme ne subsiste que grâce à l'énergie unique qui sature l'ensemble. [...] la phrase la plus simple engage, pour autant qu'elle implique la forme grammaticale, l'unité de tout le système » (*ibid.* : 73-73).

### • Le module langue

Dans son commentaire des principes de *l'Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, P. Caussat écrit que « le langage est toujours en même temps producteur d'histoire et de système » et que l'entreprise de Humboldt « excède la division synchronie/diachronie » (*ibid.* : 140).

La double influence rationaliste (Kant) et romantique (Herder, Goethe) conduit Humboldt à concevoir le langage comme réceptacle de l'esprit cherchant à se saisir de la matière sonore pour s'exprimer. Cette opération d'information mutuelle et constante permet de forger, par différenciations successives, le caractère propre de chaque idiome.

## L'influence de Humboldt

Elle s'est exercée bien au-delà de son époque, au point qu'il n'est pas abusif d'identifier, à travers les différentes œuvres qui s'en inspirent, le développement d'une véritable école de pensée.

En Allemagne, il faut d'abord mentionner l'œuvre de H. Steinthal (1823-1899). Principal disciple de Humboldt, auteur d'un essai sur *l'Origine du langage* (1851), et d'un *Précis de linguistique* (1850-1871), Steinthal fonda, en 1859, l'importante *Revue de psychologie des peuples et de philologie*. Les travaux de W. Wundt (1832-1920) prolongent la même ligne de pensée, à partir de la psychologie expérimentale (sur les sources de la pensée logique), jusqu'à une réflexion approfondie sur *La psychologie des peuples* (1900-1920). Les mêmes perspectives marquent encore les recherches de L. Weisberger, spécifiquement consacrées à la linguistique allemande (*Sur les mécanismes de la langue allemande*, 1949-1950 ; *Sur l'esprit de la langue*, 1964).

En France, c'est dans l'œuvre de G. Guillaume, entièrement consacrée à une conception psychomécanique du langage, que l'influence des idées de Humboldt se fait le plus sentir.

Par l'intermédiaire de D.G. Brinton, traducteur de Humboldt, l'école américaine de linguistique élabore ses propres outils, et définit son programme de travail. F. Boas (1858-1942), d'origine allemande, émigre aux États-Unis où il se consacre à des recherches sur l'anthropologie physique (variation des groupes sous l'influence du milieu) et l'anthropologie culturelle (mythes et traditions orales). Il détermina les travaux de E. Sapir (1884-1939), fondateur d'une typologie des langues d'après l'analyse conceptuelle opérée par le langage. Cette même thèse, reprise par B.L. Whorf (1897-1941) définit, à partir de l'anthropologie linguistique appliquée aux parlers amérindiens, ce qu'il est depuis convenu d'appeler « l'hypothèse Sapir-Whorf ». À un siècle d'intervalle, depuis Humboldt, cette hypothèse réarticule le thème de la langue-vision-du-monde avec des orientations scientifiques mieux fondées.

Par ailleurs, l'ouvrage de Sapir *Language* (1921), tenant compte du fait anthropologique global, eut un impact notable sur les théorisations ultérieures, puisque Sapir y défend à la fois le principe d'une linguistique synchronique et d'une linguistique dynamique, à partir de l'identification d'un « noyau-phrasal » modifiable.

L'option synchronique et fonctionnelle trouve un écho majeur chez L. Bloomfield (1887-1949). Après avoir suivi l'enseignement de Wundt (cf. son *Introduction à l'étude du langage*, composée dans la droite lignée de la grammaire comparée des langues indo-européennes) Bloomfield s'orienta vers la psychologie du comportement. Son maître livre, *Language* (1933) enracine la linguistique américaine sur des bases descriptives et inductives.

L'orientation dynamique (transformationnaliste avant la lettre) détermine indirectement les théories de Z.S. Harris (1909-1992) et de N. Chomsky (né en 1928). L'histoire de cette filiation constitue, du reste, l'un des principaux motifs de *La linguistique cartésienne* (1967).